

Echos de festival

71^e Locarno Festival

Du 1 au 11 août 2018

Photo ci-contre : Mélanie Thierry, accompagnée de Marco Solari, vient présenter *Le Vent Tourne* (sous une authentique rafale de vent ...)



Pour définir le public-cible :
Site de l'Organe cantonal (VD et GE) de contrôle des films :
<http://www.filmages.ch/>

Commission nationale du film et de la protection de la jeunesse :
<http://filmrating.ch/fr/verfahrenkino/suche.html?search=>

Sommaire :

Page 2

Le Vent tourne, Bettina Oberli, Suisse, France 2018

Woman at War, Benedikt Erlingsson, Islande 2018

First Reformed / Sur le chemin de la Rédemption, Paul Schrader, Etats-Unis 2017

Page 3

Leave No Trace, Debra Granik, Etats-Unis 2018

Searching / Portée disparue, Aneesh Chaganty, Etats-Unis 2018

Page 4

Likemeback, Leonardo Guerra Seràgholi, Italie, Croatie 2018

M, Yolande Zauberman, France 2018

Page 5

Les Chatouilles, Andréa Bescond, Eric Métayer, France 2018

Les Dames, Stéphanie Chuat et Véronique Reymond, Suisse 2018

Ceux qui travaillent, Antoine Russbach, Suisse, Belgique 2018

"I love when people laugh. I love when they cry, I like a story to say something, and I hope the audience feels happier leaving the theatre than when it came in". "J'aime qu'on rie, j'aime qu'on pleure, j'aime que l'histoire raconte quelque chose et je veux que le public à la sortie de la salle de projection se sente plus heureux qu'il ne l'était auparavant."

Telle fut la devise prometteuse du réalisateur Leo McCarey auquel le Locarno Festival a consacré sa rétrospective de 109 films (courts et longs confondus). Une partie des films montrés à Locarno seront projetés à la rentrée de septembre à la Cinémathèque suisse et plus tard aux cinémas du Grütli à Genève.

Plusieurs grands noms du 7^e Art ont été invités à Locarno cette année, dont Paolo Taviani, Marthe Keller, Yolande Moreau, Meg Ryan, Mélanie Thierry, Jean Dujardin, Jérémie Renier, Ethan Hawke et tutti quanti.

Sur la Piazza Grande, qui peut accueillir jusqu'à 8000 spectateurs, on a presque pu voir en entier, en passant certains soirs entre les gouttes, 18 longs métrages : parmi lesquels *Coincoin et les Z'Inhumains* (Bruno Du-

mont), *The Equalizer 2* (Antoine Fuqua), *BlacKkKlansman* (Spike Lee) ou autre *Le Vent Tourne* (Bettina Oberli)...

L'édition 2018 a été marquée par les adieux du directeur artistique Carlo Chatrian qui va reprendre dès 2019 les commandes de la prestigieuse Berlinale. Sa succession est assurée, des noms circulent, mais rien de définitif n'a encore transpiré.



Carlo Chatrian, directeur artistique sortant, et Mario Solari, président du Festival

Nos Echos 2018 répercutent essentiellement des titres de la rétrospective, de la Piazza Grande et de la section « Cinéastes du présent ». Quinze longs métrages se sont disputés le Pardo d'Oro. Pour tout connaître sur le palmarès et l'accueil réservé aux films en concours, prière de consulter les sites référencés en rubrique « Pour en savoir plus » à la fin de ces pages.

Sommaire (suite) :

Page 6

BlacKkKlansman, Spike Lee, Etats-Unis 2018

Page 7

Sleepless in Seattle / Nuits blanches à Seattle, Nora Ephron, Etats-Unis 1993

Pages 7 à 12 :

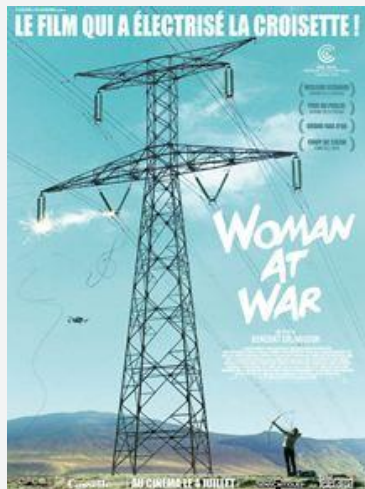
La rétrospective Leo McCarey (1898-1969)



Anastasia Shevtsova, Pierre Deladonchamps et Melanie Thierry dans **Le Vent tourne**



Ethan Hawke et Amanda Seyfried dans **First Reformed**



Commentaires

Nos coups de cœur du 71^{ème}

**** excellent, ****très bon,
***bon, **décevant, *médiocre

Les films qui parlent de dégradation environnementale et d'écologie

Le Vent tourne, Bettina Oberli, Suisse, France 2018, 1h27, Distribué en Suisse par FilmCoopi Zurich, **Prix Variety Piazza Grande**

Une ferme un peu isolée dans les magnifiques pâturages du Jura. C'est ici que Pauline et Alex (Mélanie Thierry et Pierre Deladonchamps) ont réalisé leur rêve d'une vie en autarcie, en harmonie avec la nature : ils exploitent depuis 15 ans une ferme, s'aiment, aiment les bêtes et la nature et cultivent fruits et légumes dans leur potager. Pour produire de l'électricité, ils ne leur manque plus qu'une éolienne pour fabriquer leur propre énergie et concrétiser ainsi leur indépendance totale de la société de consommation. L'arrivée de Samuel, l'ingénieur venu installer l'éolienne, va troubler profondément Pauline, bouleverser son couple et remettre en question les valeurs auxquelles elle pensait être acquise. L'éolienne se mue en symbole de la rupture. La présence d'une jeune Ukrainienne (contaminée par la radioactivité de Tchernobyl) que le couple a invitée pour l'été va renforcer le subit sentiment d'inadéquation que ressent Pauline : et si elle voulait encore s'amuser, danser, s'éclater comme les autres jeunes ? Bettina Oberli observe les relations humaines, l'amour, l'engagement, la révolte au sein d'un couple, la soif soudainement inextinguible de changement. « *C'est compliqué* », répond Pauline à Galina, la jeune Ukrainienne (Anastasia Shevtsova), qui lui demande si elle est amoureuse. « *Non, c'est*

simple, ou tu l'es, ou tu ne l'es pas ! » L'heure du choix est là, le vent a tourné. ****

Woman at War, Benedikt Erlingsson, Islande 2018, 1h40, Distribué en Suisse par Filmcoopi Zurich (en salles depuis le 15 août).

Halla, quinquagénaire célibataire et professeure de chant, est une farouche militante environnementaliste et, toutes proportions gardées, une super-héroïne qui veut sauver la planète. On la voit détruire les câbles à haute tension avec arc et flèches, privant ainsi d'électricité l'industrie locale d'aluminium. La nature qu'elle aime et protège semble d'ailleurs le lui rendre : elle la réchauffe dans ses sources chaudes ou met sur son chemin une peau de mouton sous laquelle elle peut se cacher des drones de surveillance. Progressivement, Halla glisse du vandalisme ordinaire au sabotage industriel. Elle réussit même à bloquer les négociations avec une multinationale concernant la construction d'une nouvelle fonderie. Mais, alors qu'elle prépare une opération à hauts risques, Halla apprend que sa demande d'adoption a abouti et qu'une fillette l'attend en Ukraine. Réussira-t-elle, avant de devenir une bonne mère, à porter un coup fatal à l'industrie de l'aluminium ? Cette fable sociale et écologique, plus poétique que militante, est bourrée de tendresse et d'humour et nous étonne à chaque séquence, par ses inserts quasi absurdes : le cyclotouriste sud-américain qui est régulièrement arrêté après un sabotage de Halla, la musique du trio - qui fait office de chœur grec - composé d'un joueur de tuba, d'un accordéoniste et d'un batteur. ****

First Reformed / Sur le chemin de la Rédemption, Paul Schrader, Etats-Unis 2017, 1h50.

La « First Reformed Church » est une église réformée néerlandaise fondée il y a 250 ans, qui ne doit sa survie qu'au fait qu'elle se trouve sur le **Underground Railroad** (le réseau de pistes, routes et refuges clandestins utilisés par les esclaves en fuite au XIXe siècle). Le Révérend Ernst Toller (Ethan Hawke) veille sur des paroissiens qui se comptent sur les doigts des deux mains. Ses sermons sont d'ailleurs très soporifiques. L'homme, ex-aumônier militaire, est éteint, ravagé par la douleur d'avoir perdu son fils Joseph en Irak, et par le départ de son épouse. Il est en pleine crise de foi : sa paroisse ne survit qu'avec l'appui de la puissante Eglise-mère, **Abundant Life**, dont le responsable vit dans le luxe grâce au sponsoring de l'industrie chimique locale. Toller, lui, vit dans la quasi pauvreté, atteint d'un cancer terminal. Il souffre et saigne dans son corps et son cœur. Il tient un journal auquel il confie ses doutes et sa souffrance. Le jour où Mary (Amanda Seyfried), enceinte, lui demande d'intercéder auprès de Michael, son mari, activiste environnementaliste qui la presse d'avorter, parce que ce monde n'a plus rien à offrir à un enfant, les yeux de Toller se déssillent.

Michael lui a fait prendre conscience de la collusion criminelle entre son église et l'industrie. Hanté par ce qu'il a appris, rongé par le cancer et la souffrance, Toller ne cesse de se demander « *Dieu nous pardonnera-t-il ?* » (d'avoir détruit sa création ?). Et sa réponse est négative. Avec douceur et résignation, il se prépare à mourir en martyr, le suicide lui paraissant la seule réponse aux instances qui détruisent le monde. Revisitant **Le Journal d'un curé de campagne** de Robert Bresson ou **Winter Light** d'Ingmar Bergman, Schrader questionne la position de l'Eglise face aux dérives et enjeux contemporains, et dresse

un triste constat de l'impuissance de celle-ci, quand ce n'est pas de sa complicité. ****

Leave No Trace, Debra Granik, Etats-Unis 2018, 1h49, Distribué en Suisse par Praesens Film.

Will, un vétérán qui a fait le choix réfléchi de tourner le dos à la civilisation, et sa fille de 13 ans, Tom, vivent cachés dans un vaste parc public tout près de Portland (Oregon), en marge du monde moderne. Ils forment un duo fusionnel. Tout ce qu'elle sait, elle l'a appris de son père. Ils survivent en autarcie et vont aussi rarement que possible s'approvisionner en ville. Comme le parc est interdit aux vagabonds, il est vital pour eux de ne pas laisser de traces, d'où le titre. Lorsqu'ils sont découverts et expulsés de leur repaire, ils se voient offrir un toit, du travail (Will va couper les sapins de Noël à la chaîne pour un grossiste) et Tom peut aller à l'école. Will peine à s'adapter, mais Tom découvre avec curiosité cette nouvelle vie. Va-t-elle renier tout ce qu'elle a accepté jusqu'ici ? On pense à **Captain Fantastic** (2016) de Matt Ross, à l'incapacité de certains êtres à se confronter au monde. Pas de mysticisme, pas de credo sentimental : le choix de Will fait de lui un marginal dont la société se méfie. On ne sait pas ce qui a entraîné ce choix, on constate seulement qu'il y a mûrement réfléchi, et qu'il s'y tient. C'est un père aimant qui acceptera que Tom cherche sa voie. ****

Les films qui parlent de l'addiction aux écrans

Searching / Portée disparue, Aneesh Chaganty, (Producteur : Timur Bekmambetov), Etats-Unis 2018, Distribué en Suisse par Sony Pictures, 1h41.

Après la disparition de sa fille Margot (Michelle La), David Kim (John Cho) est désespéré. Il

croyait être proche d'elle, ils se parlaient, mais peut-être ne la connaît-il pas du tout. L'enquête est confiée à la commissaire Rosemary Vick (Debra Messing), qui, 37 heures après les faits, n'a toujours aucun indice. L'adolescente de 16 ans reste introuvable. David entreprend alors de fouiller le dépositaire de toute la vie de la jeune fille : son ordinateur qu'elle n'a pas emmené. Ce thriller raconte l'incroyable traque numérique d'un père prêt à tout pour retrouver sa fille en pistant sans relâche les moyens de communication - Facebook, Twitter, e-mails, photos, etc. - avant que ces données ne s'effacent. Vécu presque entièrement par écran d'ordinateur, le suspense nous entraîne sur des pistes fort sinueuses, bribe par bribe, et nous aiguille sur force fausses pistes.

Après **Unfriended** (2014, Levan Gabriadze), **Profile** (2018, Timur Bekmambetov), **Unfriended : Dark Web** (2018, Stephen Susco, Prod. Timur Bekmambetov) le concept « ScreenLife » est en plein essor au cinéma, sous la griffe Bekmambetov ! ****

Likemeback, Leonardo Guerra Seràgholi, Italie, Croatie 2018, 1h20

Lavinia, Carla et Danila viennent de terminer le lycée et partent en vacances sur un petit voilier, piloté par un skipper trentenaire (un vieux !), le long de la côte croate. Les adolescentes, ivres de liberté et d'insouciance, sont bien entendu équipées de leur téléphone portable et ne manquent pas une occasion de se raconter et de se filmer en long, en large et en travers, puis de diffuser les images sur les réseaux sociaux. Partager leur intimité avec des dizaines de milliers de *followers* est enivrant. Elles amplifient leurs joies, leurs envies, elles se mettent en scène devant leur écran, elles s'offrent dans le monde virtuel et c'est à qui comptabilisera le plus grand



nombre de « suiveurs » ! Lorsque l'une d'elle perd son portable, l'anxiété naît, les phénomènes de dépendance puis de privation altèrent les rapports. À la confusion déjà avancée de chacune entre ce qui devrait rester privé et ce qui peut se publier va s'ajouter la malveillance : celle de révéler les secrets de l'autre sur les réseaux sociaux. Et provoquer ainsi une explosion de cyberharcèlement (cyberbullying) qui va détruire leur amitié. **

Les films qui parlent des abus sexuels

M, Yolande Zaubermann, France 2018, 1h45, **Prix du Jury de la compétition internationale**

Tourné en yiddish, **M** voyage au cœur de Bneï Brak, la capitale mondiale des Juifs ultra-orthodoxes (fondée en 1920), les Haredim (« Craignant-Dieu » en hébreu). Menahem Lang a grandi à Bneï Brak, y a suivi la Yeshiva, l'école talmudique dirigée par les rabbins. Il y a été violé, dès l'âge de 7 ans ou même avant, par des religieux. À vingt ans, il s'est installé à Tel-Aviv, et revient sur les lieux du crime, accompagné par la réalisatrice à laquelle il a accepté de se confier. Il réussit même à confesser certains de ceux qui ont vécu ce qu'il a vécu, ces violés qui sont souvent devenus violeurs, établissant une sorte de circuit fermé du viol pédophile à la chaîne, autant à l'école qu'en dehors. Le film s'ouvre sur une scène de nuit. Un jeune homme dont on ne voit qu'une partie du visage chante une mélodie en yiddish, quelque part aux confins de Tel-Aviv. Les cadrages trop serrés instaurent un sentiment de claustrophobie, qui perdurera dans le

film. De ce transfuge du mellah qui raconte son enfance violée, on ne voit que des parties de visage, en gros plan. Son sourire tout en dents contraste avec son récit de victime. Il n'a jamais pu s'éveiller à une sexualité dite « normale », dans un milieu totalement hypocrite qui condamne la sexualité hors procréation tout en la pratiquant clandestinement de manière dévoyée : Menahem préfère les transsexuels. Etrangement, on n'entend aucun témoignage de femmes dans cet obsédant documentaire. ****

Les Chatouilles, Andréa Bescond, Eric Métayer, France 2018, 1h43, Distribué en Suisse par Praesens Film

Ce film adapte le récit autobiographique d'Andréa Bescond, jeune femme abusée dans son enfance par un ami de la famille. À huit ans, Odette aimait jouer, rire, dessiner, danser. Le meilleur ami de ses parents (qui n'ont peut-être rien vu, ou n'ont pas osé intervenir, par peur du qu'en dira-t-on), l'avait bien compris. C'était un homme charmant, père de trois fils, qui avait réussi dans la vie. Toujours il proposait à Odette de « jouer aux chatouilles », et de l'emmener en vacances avec sa famille. Ce n'est qu'à l'âge de 30 ans qu'Odette parle enfin, dénonce celui qui a profité de sa jeunesse et de sa crédulité. Ses rêves, ses cauchemars et ses fantasmes, elle les raconte à une psychologue, qui l'encourage à se livrer. Avec son compagnon Eric Métayer, elle a choisi de raconter son vécu avec humour, légèreté, de façon un peu décalée, dans un spectacle dont la mise en scène pétille d'invention, pour égrener devant nos yeux ses souvenirs d'enfance, exprimer sa colère, se reconstruire enfin. *****

Les films sur de « nouveaux départs » aléatoires

Les Dames, Stéphanie Chuat et Véronique Reymond, Suisse

2018, 1h20, Distribué en Suisse par Agora Films.

Elles sont célibataires, veuves, divorcées, et plutôt nombreuses, ces femmes qui, à la retraite, se retrouvent seules. Les habitudes sont chamboulées, une vie s'est achevée et il faut réinventer son quotidien. Ce sont dans ces moments de grande fragilité que ces femmes sont confrontées à leur solitude. Elles pensent à celle qu'elles ont été, à celle qu'elles auraient voulu être, et à celle qu'elles peuvent encore devenir.

Les Dames plonge dans l'intimité de cinq sexagénaires qui meublent leur solitude, à un âge où il est difficile de retrouver une âme sœur, où la société leur fait comprendre qu'elles ont dépassé la date de péremption. Ces dames n'acceptent pas d'être invisibles, de se cacher. Elles cherchent et trouvent souvent d'autres activités, font parfois des rencontres, réussissent à se reconstruire. « *La bonne surprise, avec ce film, est que le sujet est sérieux (la solitude), mais qu'en même temps, on en a fait un film joyeux* », a déclaré Véronique Reymond à la RTS en avril. Et c'est vrai ! A signaler une avant-première le 25 septembre en présence des réalisatrices au Capitole à Lausanne, sous le patronage de la Cinéma-thèque. ****



Ceux qui travaillent, Antoine Russbach, Suisse, Belgique 2018, 1h40

Frank (Olivier Gourmet), marié et père de cinq enfants, vit à côté de sa famille – qui ne manque de rien - et consacre sa vie au travail. Pendu au téléphone, il gère les cargos qu'il affrète pour de grandes compagnies. Alors qu'il

doit faire face à une situation de crise, Frank hésite, revient sur une décision pour en prendre une autre, brutale mais plus économique, et se fait licencier. Dans un monde où il faut fournir vite et bon marché, il n'a pas droit à l'erreur. Il apprendra par la suite que le licenciement le guettait, parce qu'il coûtait trop cher. À la fois héros et anti-héros, il s'est fait tout seul, travailleur acharné sur lequel on pouvait compter. Il a pu acheter à sa famille une magnifique propriété avec piscine dans un quartier résidentiel d'Anvers. Tout y est clair, moderne, aseptisé, doté des technologies les plus modernes : tout le meilleur pour les siens et il ne saurait en être autrement. Profondément ébranlé, trahi par un système auquel il a tout donné, Frank doit se remettre en question pour sauver le seul lien qui compte encore à ses yeux : celui qu'il a réussi à maintenir avec sa fille cadette, Mathilde (la jeune Suissesse Adèle Bochatay) et, sur le plan professionnel, se résigner à continuer, quoi que cela implique. Nous vivons dans un monde où mieux vaut geler les émotions. ****

Un film sur l'Amérique toujours ségrégationniste

BlacKkKlansman, Spike Lee, Etats-Unis 2018, 2h15, Distribué en Suisse par Universal Pictures.

Inspiré du livre de Ron Stallworth, l'intrigue se déroule au début des années 1970, au plus fort des émeutes raciales de la lutte pour l'égalité des droits civiques. Les Black Panthers se font entendre, tous les Noirs ont la coupe Afro et semblent être militants, toutes les femmes ressemblent à Angela Davis. Ron Stallworth (John David Washington, fils de Denzel Washington qui avait joué, *Malcolm X* en 1992, dans le biopic du même Spike Lee), premier policier afro-américain de Colorado Springs, est plutôt fraîchement accueilli par ses collègues blancs.



Stallworth veut prouver qu'il est des leurs et se fixe un but téméraire : infiltrer, lui le Noir, le Ku Klux Klan ! Il appelle la section locale et, contre toute attente, est invité à venir se présenter. Mais pour ce faire, il a besoin d'un alter ego blanc : ce sera Flip Zimmerman, un collègue juif (Adam Driver). Le duo instrumente bientôt une relation privilégiée avec le responsable national du KKK, David Duke. Flip alias Ron apprend qu'un attentat visant les militants noirs de Colorado Springs se prépare et les deux hommes réussissent à éviter un bain de sang. Entre biopic, comédie et thriller politique, le film se moque des actes et vociférations racistes du Klan qu'il assimile aux slogans de Donald Trump (*America first, Make America Great Again*). Par son caractère didactique, **BlacKkKlansman** est une sorte de « *L'Amérique raciste et antisémite pour les Nuls* », légèrement répétitif et sentencieux. Il délivre en 2h15 un réquisitoire contre l'Amérique blanche, entre un début fracassant, avec le violent discours suprématiste d'un Kennebrew Beauregard (Alec Baldwin), puis une scène de ***Gone with the Wind*** (1939, ***Autant en emporte le vent***, Victor Fleming) où la caméra survole une vaste plaine jonchée de soldats confédérés blessés ou morts et une séquence finale où le drapeau américain devient noir et blanc ; sans oublier des extraits du discours raciste de ***Birth of a Nation*** (1915, D.W. Griffith), des affiches de films de la « blackploitation », ou autres images d'archives montrant les violences perpétrées par l'extrême-droite à Charlottesville en 2017, etc. **BlacKkKlansman** ne manque ni d'humour, ni de puissance narra-

tive et argumentative. Force est de constater qu'entre les années Nixon (1969 à 1974) et les années Trump (2017-2018), il y a eu les 8 ans d'Obama dont on ne parle pas : son héritage a été dilapidé. ****

Un film sur le coup de foudre !

Sleepless in Seattle / Nuits blanches à Seattle, Nora Ephron, Etats-Unis 1993, 1h45

An Affair to Remember (1957, Leo McCarey) donna l'idée à Nora Ephron d'écrire en 1993 ***Sleepless in Seattle***. Tom Hanks y incarne un jeune architecte qui vient de perdre sa femme. Inconsolable, il décide de quitter Chicago et d'aller s'installer à Seattle avec son jeune fils Jonah. Le soir de Noël, Jonah, que le chagrin et les insomnies de son père affectent beaucoup, téléphone à une station de radio et confie à l'animatrice d'une émission pour cœurs solitaires que son vœu le plus cher est de trouver une nouvelle partenaire à son papa. Parmi les centaines de femmes émues par cet appel, il y a Annie Reed (Meg Ryan), fiancée pusillanime, qui vient de revoir sur le petit écran ***An Affair to Remember*** et éprouve des doutes pareils à ceux du personnage de Deborah Kerr.



Elle propose à Sam de le rencontrer au sommet de l'Empire State Building à la St-Valentin. Cela n'ira pas sans péripéties, comme il se doit. Mais comme « ils sont faits l'un pour l'autre », tout finit par s'arranger. Le film est nostalgique, humoristique, tendre et romantique en diable ! Meg Ryan, qui a reçu à Locarno le Prix Leopard Club pour sa carrière, est venue présenter le film et parler de son travail avec Tom Hanks et de leur amitié. L'héroïne de ***When Harry Met Sally*** (1989, Rob Reiner) et ***You've Got Mail*** (1989, Nora Ephron) n'a rien perdu du charme mutin qui fit son renom. ****

La rétrospective Leo McCarey (1898-1969)

Fils d'un père irlandais et d'une mère française, Leo McCarey naît le 3 octobre 1898 à Los Angeles. Après un doctorat en droit en poche, il s'essaie comme avocat, mais peu enclin à défendre des coupables, il perd toutes ses causes et décide de se tourner vers d'autres occupations. Il écrit des chansons, sans grand succès non plus. C'est grâce au réalisateur Tod Browning qu'il trouve dès 1918 enfin sa voie, au sein des studios Universal. Il apprend grâce à lui les ficelles du métier, d'abord comme « script-boy », puis assistant-réalisateur et/ou réalisateur seconde équipe. Entre 1918 et 1923, ils collaboreront sur pas moins de sept films.



Saut de carrière en 1923 où il est pris sous contrat par le producteur Hal Roach (1892-1992). McCarey

prend du galon, devient « superviseur », combinant les fonctions de scénariste, réalisateur, monteur, responsable des « remédiations » suite à des avant-premières au succès mitigé. McCarey acquiert une vaste expérience du burlesque, développant son style dans la répétition, le contraste, les affrontements pépères mais néanmoins musclés, les gags improvisés, la douceur (contrairement au rythme survolté d'un Capra ou d'un Lubitsch). Ses personnages sont pour la plupart des gens simples auxquels il arrive des choses délirantes. Avec ses poulains, il peaufine un vaste catalogue d'effets comiques : gestuelle et expression corporelle appuyées, quiproquos, catastrophes en chaînes, confrontations avec un malabar en uniforme ou en liquette, batailles de tartes à la crème ou toute papette bien collante, de seaux d'eau ou autres duvets à plumes, démolition réciproque du bien de l'adversaire (voiture, maison, etc.), poursuite dans de véhicules lancés à grande vitesse, chute dans des orifices de la chaussée qui béent soudainement sous les roues ou les pieds des protagonistes, etc. Nous en avons vu une cinquantaine, nous pouvons en témoigner ! Le nombre de courts métrages de Carey est très controversé, le superviseur n'étant pratiquement jamais crédité. Il semble qu'il aurait réalisé 300 courts métrages durant ses années Roach. Il dirigea fréquemment les comiques **Max Davidson** (au moins 25 des 200 titres de l'acteur) et **Charley Chase** (une cinquantaine des 278 titres de Chase, qui mourut à 46 ans). C'est très certainement à McCarey que l'on doit la paternité du fameux tandem **Laurel et Hardy** avec lesquels il dit avoir tourné une bonne centaine de films (il est crédité comme réalisateur pour une quinzaine). Il admirait et respectait l'intelligence et le talent de Stanley Laurel. Mais il n'avait pas beaucoup d'estime pour Oliver Hardy qu'il trouvait un acteur mi-

neur et un esprit infantile. Mais le contraste entre les deux acteurs lui plaisait : partir d'une situation normale entre deux individus ou groupes contrastés et développer la situation jusqu'à une confrontation explosive, c'est un peu la recette de McCarey dans ses courts comme dans ses longs métrages. En 1929, il a du métier et un nom, il se sent prêt à se consacrer à des projets plus personnels et quitte les Studios Hal Roach.

De 1929 à 1931, il réalise six longs métrages, dont il ne se dit que très médiocrement satisfait et se frotte aux premiers balbutiements de la technique sonore. Cela générera **The Sophomore** (1929), qui raconte les mésaventures d'un étudiant joueur et roublard, **Part Time Wife / Madame et ses Partenaires** (1930) qui suit les « viens-que-je-te-repousse » d'un couple qui croit ne plus s'aimer, au bord du divorce, et qui finit par se réconcilier, ou encore **Wild Company** (1930) où un escroc contraint sa compagne, une artiste célèbre, à séduire le fils d'un juge intègre pour pouvoir faire chanter le père. Ces films sont encore fortement marqués par la psychologie ténue, le caractère improvisé et les pirouettes du burlesque muet.

La véritable carrière de McCarey débute en 1932 avec **The Kid from Spain / Le roi de l'Arène**, film dans lequel il dirige le comique et chanteur Eddie Cantor, avec des chorégraphies de l'illustre Busby Berkeley. Cette comédie musicale emmène les protagonistes au Mexique, dans l'univers de la corrida, et joue encore fortement sur les ressorts du burlesque. À retenir, la scène où Cantor, contraint de toréer, semble lutter avec un taureau. Grâce à la technique du *dunning* (superposition de deux pellicules), cet habile montage propre au noir-blanc est efficace. Dommage que le plan se répète

plusieurs fois, comme cela se doit dans le burlesque.

C'est grâce au succès de *The Kid from Spain* que McCarey est pris sous contrat par la Paramount, et qu'il va diriger les Marx Brothers dans *Duck Soup / La Soupe au Canard* (1933), satire antimilitariste orchestrant une guerre entre deux Etats imaginaires, dont McCarey ne garde pas un très bon souvenir, mais qui figure au panthéon des sommets humoristiques. McCarey continue à diriger des comiques dont le personnage à l'écran se doit d'être immuable et reconnaissable, ce qui limite son champ d'invention. Ainsi en est-il de *Six of a Kind* (1934), film dans lequel se croisent deux couples, un gros chien et un shérif alcoolique incarné par l'inénarrable W.C. Fields. Ou encore *Belle of the Nineties / Ce n'est pas un Péché* (1934) dans lequel il dirige (si faire se peut) l'opulente Mae West dont les calmes déhanchements et les répliques grivoises en font un personnage unique. Elle y joue Ruby Carter, l'« ensorcelante » chanteuse qui triomphe dans un cabaret de la Nouvelle Orléans. Elle y échange des répliques en musique avec Duke Ellington et son orchestre, mais aussi avec un chœur de Noirs qui crient leur misère. Ruby Carter y est - bien entendu - l'objet de tous les désirs, les hommes se battent pour elle. Mais elle réussit à rétablir l'ordre, la paix et la justice, et trouve le bonheur dans les bras de l'élue de son choix. À voir, ne serait-ce que pour découvrir le phénomène Mae West. On en fera de même avec le grand Harold Lloyd : dans *The Milky Way / Soupe au Lait* (1936), le comique joue un boxeur à succès malgré lui. McCarey garde un souvenir très mitigé du film et semble-t-il de sa vedette. C'est peut-être dû au fait qu'il fut terrassé pendant le tournage par un empoisonnement alimentaire dû au lait d'une vache contaminée.

Leo McCarey est désormais considéré comme un maître de la « screwball comedy » [combinaison de dialogues humoristiques, de comique de situation et de gags en avalanche, autour d'une intrigue centrée sur des questions de mœurs et de société (divorce, adultère, rupture, (re)mariage)]. *Ruggles of Red Gap / L'extravagant Mr Ruggles* (1935) glisse doucement du burlesque à la comédie sentimentale, proche du style Capra. Charles Laughton s'y révèle remarquable majordome britannique que son maître (britannique également) a perdu au poker et qui se retrouve au service d'un cow-boy du Far-West que son épouse tente de transformer en gentleman.



Tout en étant un hommage aux valeurs démocratiques de l'Amérique, le film est prétexte à force situations burlesques, entre lesquelles se glisse parfois une note émouvante. Le personnage de Ruggles, interprété par Charles Laughton, est absolument savoureux, tant par ses répliques que par son comportement absolument « british ». McCarey commence à se défaire de l'empreinte du muet.

Cela devient patent dans le mélodrame *Make Way for Tomorrow / Place aux Jeunes !* (1937) qui raconte le calvaire d'un couple âgé, ruiné et dans l'incapacité de trouver du travail, et dont la maison hypothéquée va être mise aux enchères par la banque. Aucun de leurs cinq enfants ne peut les héberger ensemble. Ils se retrouvent séparés, chacun recueilli de mauvais gré par l'un de leurs enfants. Et la cohabitation de deux, voire

trois générations se révèle plus que difficile. C'est l'un des films préférés de McCarey, mais ce fut – fort injustement – un flop financier qui entraîna le renvoi du réalisateur de la Paramount.

Le réalisateur rejoint alors Harry Cohn à la Columbia. Il réalise **The Awful Truth** (1937), une comédie loufoque avec Cary Grant et Irene Dunne, où un couple en instance de divorce complotte clandestinement, chacun à l'insu de son partenaire, pour empêcher l'autre de trouver une nouvelle âme sœur. Le public réserve un triomphe au film qui engrange l'Oscar du meilleur réalisateur. McCarey lui-même déclara que ce n'est pas pour ce film qu'il aurait dû recevoir la statuette !

Enfin arrive **Love affair / Elle et Lui** (1939), une romance que McCarey transforme en mélodrame romantique à suspense autour du couple Charles Boyer et Irene Dunne et d'un rendez-vous – manqué – au 102^{ème} étage de l'Empire State Building (le lieu de New York le plus près du paradis). Il en fera un remake en 1957, **An Affair to remember / Elle et Lui**, cette fois avec Deborah Kerr et Cary Grant.



(Pour la petite histoire : en 1994, Glenn Gordon Caron a sorti sa version de **Love Affair / Ren-**

dez-vous avec le Destin, avec Warren Beatty, Annette Bening et Katharine Hepburn).

C'est sans aucun doute LE film qui est le plus lié au nom de McCarey. C'est l'histoire d'une artiste et d'un play-boy qui se rencontrent à bord d'un paquebot les amenant vers un-e partenaire qu'ils ne sont pas vraiment enclins à épouser. Ils tombent amoureux, et se donnent rendez-vous six mois plus tard au sommet de l'Empire State Building, lorsqu'ils auront régularisé leur situation. Sur le chemin du rendez-vous, elle a un accident qui la laisse paralysée, et il l'attendra en vain. Mais le hasard peut aussi corriger les injustices...



McCarey est ensuite engagé par la RKO et continue dans la ligne des films sérieux. Il y écrit et réalise **Going My Way** (1943), un mélodrame religieux dont le héros est un prêtre interprété par Bing Crosby. Le succès du film décide le réalisateur à lui donner une suite avec **The Bells of St. Mary's** (1945) où Bing Crosby donne la réplique à Ingrid Bergman qui incarne une mère supérieure. Ce film est récompensé par l'Oscar du meilleur réalisateur, du meilleur film et du meilleur scénario original.

McCarey dirige alors Gary Cooper dans **Good Sam / Ce Bon Vieux Sam** (1948), un récit moral et religieux, le portrait d'un homme tellement bon qu'il en est bête, tellement charitable envers les autres qu'il en oublie les siens, tellement certain de bien agir qu'il ignore complètement les besoins et les avis de son épouse (Ann Sheridan). Il aime tellement tirer les autres d'embarras, il se complaît tellement dans un rôle de bon samaritain, qu'il en fait trop.



Comme cette parabole chrétienne ne se veut pas négative, il récoltera un peu de ce qu'il a semé. Ann Sheridan est tout simplement sublime dans son rôle d'épouse aimante et reléguée au placard. Le film est bourré d'humour et si Gary Cooper et sa haute silhouette n'ont rien à envier à James Stewart, **Good Sam** se hisse presque à la hauteur de **It's a Wonderful Life** (1946, Frank Capra). On peut lire que McCarey avait calqué le personnage de Good Sam sur lui-même, parce qu'il se trouvait trop généreux, tout en restant convaincu que toute bonne action aura sa récompense, une fois. C'est sans doute dans cette optique qu'il accepte de réaliser, en 1951, un film de propagande religieuse, **We Can Change the World** financé par les « Christophers », les pendants américains du Réarmement Moral. Ce mouvement fondé par le Père James Keller en 1945 affirmait que chaque individu avait une mis-

sion à accomplir et pouvait faire une différence, parce qu'il vaut mieux allumer une bougie que maudire l'obscurité. On y reconnaît Ann Blyth, William Holden, Bing Crosby, Bop Hope, Loretta Young, Paul Douglas...

McCarey achève sa collaboration avec RKO avec **My Son John** (1952), film qui dénonce la propagation des idées communistes minant la démocratie, l'armée et les autres piliers de l'« American Way of Life ». Il construit un amalgame douteux entre des revendications sociales progressistes et les ingérences communistes visant à détruire la vraie démocratie. Le film est un exemple de ce que fut le cinéma « engagé » dans la lutte anti-communiste encourageant la chasse aux sorcières. Tourné à l'époque où la House Un-American Activities Committee (HUAC) sévissait encore, **My Son John** est le fruit des pressions exercées sur Hollywood pour que soit démontrée par l'image la menace communiste.



John (Robert Walker, photo) et ses deux frères ont grandi dans un milieu catholique pratiquant et patriote. Les deux frères de John sont partis se battre en Corée. John est peut-être un bon fils, mais un citoyen qui dérange (sa famille et leurs proches, en tout cas) : célibataire, agnostique, intellectuel. Que fait-il de ses dix doigts ? Pourquoi le FBI

s'intéresse-t-il à lui ? Pour en avoir le cœur net, sa maman l'espionne, et découvre qu'il est un agent communiste ! John va mourir, abattu par ses frères communistes, qui croient à sa trahison. Mais il aura eu le temps de laisser à sa maman une confession enregistrée dans laquelle il dénonce la perversité des communistes qui sont partout, même là où on les attend le moins, et demande pardon de n'avoir pas su leur résister.

Le tournage de *My Son John* fut marqué par le décès de Robert Walker (33 ans). McCarey se vit contraint de changer la fin du film et d'insérer un plan de Walker tiré du film d'Alfred Hitchcock, *Strangers on a Train*. Le film fit couler beaucoup d'encre, mais fut un flop au box-office.

C'est au tour de la Fox de prendre McCarey sous contrat. Il tourne *An Affair to Remember* (1957), le remake de son *Love Affair* (1939). Puis, en 1958, dans *Rally Round the Flag, Boys / La Brune Brûlante*, il dirige Paul Newman dont le

cœur balance entre sa femme militante (Joanne Woodward, son épouse à la ville, également) et la voluptueuse voisine (Joan Collins) qui ne demande qu'à le consoler, dans une comédie loufoque où une petite communauté est menacée par un projet militaire ultra-secret et certainement dangereux.

Le cinéaste achève sa carrière avec *Satan Never Sleeps* (1962), une adaptation du roman de Pearl S. Buck. Toujours atteint d'anticommunisme galopant, McCarey narre le calvaire vaillamment enduré par deux prêtres, postés dans une paroisse catholique aux confins de la Chine, que les Communistes harcèlent sans cesse durant la Guerre civile de 1949. Durant les sept dernières années de sa vie, McCarey lutte contre la maladie qui le terrassera définitivement en 1969, l'emphysème pulmonaire. Il meurt pratiquement oublié.

oo

Le prochain Festival de Locarno se tiendra du 7 au 17 août 2019.

Pour en savoir plus

Le site officiel du Locarno Festival del film :
<https://www.locarnofestival.ch>

Les recensions des jeunes cinéphiles de la TJC :
<https://latjc.wordpress.com/>

Et celles de Christian Georges, responsable e-media.ch :
<https://bienvu.wordpress.com/>

Les articles de Stéphane Gobbo (Le Temps) sur le 71^e Locarno Film Festival:
<https://www.letemps.ch/auteur/stephane-gobbo>



Suzanne Déglon Scholer, collaboratrice e-media et chargée de communication PromFilm Ecoles, août 2018